

24 images

24 iMAGES

Djihad

Hard to Be a God d'Alexeï Guerman

Nicolas Klotz

Number 171, March–April 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73569ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Klotz, N. (2015). Review of [Djihad / *Hard to Be a God* d'Alexeï Guerman]. *24 images*, (171), 55–55.

DJIHAD

par Nicolas Klotz

Hard to Be a God d'Alexei Guerman

Après 2h42, vers la fin du film : *Tu écris des livres, mais tu n'as aucune pensée. En voilà une pour toi : là où les hommes gris triomphent, les hommes noirs arrivent toujours, toujours, à la fin. Il n'y a aucun moyen d'en échapper. N'oublie pas. Maintenant va-t-en. (Un temps). Attends. Si tu écris quelque chose sur moi, écrit ceci : c'est dur d'être un dieu.*

Le guerrier épuisé en chemise blanche regarde à peine son interlocuteur s'éloigner. Il est assis au bord d'un trou d'eau dégueulasse, les jambes nues. C'est un savant, venu de la Terre avec un petit groupe de collègues pour étudier une planète étrange qui ressemble à la Terre, mais qui vit comme au Moyen Âge. Ils avaient pour ordre d'observer les événements, sans intervenir, pour ne pas changer le cours naturel de l'histoire. Mais le peuple qui subit une tyrannie féroce, a pris le savant pour une sorte de dieu, il a essayé de sauver quelques intellectuels et a provoqué un gigantesque carnage. Un autre guerrier le rejoint avec une pelure en fourrure qu'il pose sur les épaules du guerrier épuisé, qui s'endort, enfin. Mais juste un très court instant. On aurait préféré qu'il continue à dormir, pour que cesse le cauchemar.

Dernier film du grand cinéaste russe, décédé pendant les finitions, Alexei Guerman avait 75 ans. Maelstrom hallucinant, violent, éprouvant, indéchiffrable, viscéral, *Hard to Be a God* a tout du film testament. On y retrouve toute la puissance dévastatrice de son œuvre, comme ramassée, concentrée dans chaque plan. Excessivement excessif, dans sa beauté, sa violence, son horreur. Guerman appartient au cinéma d'une autre époque dira-t-on. Comme d'autres cinéastes absolument majeurs du XX^e siècle, tels que Tarkovski, Fellini, ou plus proches de nous, Béla Tarr. Des cinéastes qui font exactement ce qu'ils veulent faire, sans tenir compte d'aucune forme de limite esthétique et sans désertier l'industrie du cinéma. Des œuvres habitées par l'Histoire (toujours) en pleine explosion, souvent reléguées au siècle dernier, comme s'il fallait les planquer pour enterrer tout ce qu'elles représentent.

Le film de Guerman se passe dans le carnage de cette explosion. Un carnage en noir et blanc, tout en longs plans séquences blindés à craquer de corps fous, de visages défigurés, de personnages morcelés, d'organes mutilés, d'animaux dépecés. Comme dans son film précédent, *Kroustaliou, ma voiture!* (1998), la caméra de Guerman est presque toujours en mouvement. Vision fluide, mais sans cesse obstruée par tout ce qui entre dans le cadre, s'immobilise, envahit l'image, décampe. Par tout ce qui pleut, tue, mutilé, torture, sodomise, trahit, cherche à s'enfuir, nous regarde. Près de trois heures, enfermés dans un cloaque noir où s'engluent un homme que d'autres ont pris pour un dieu.



Difficile de traverser *Hard to Be a God* sans penser aux événements tragiques qui ont frappé *Charlie Hebdo*. Difficile de ne pas voir que tout *djihad* est un cloaque dans lequel s'engluent tout ceux qui s'y engagent. Cloaque sans fond habité par l'obsession du massacre et de la mort. La catastrophe commence par l'extermination des intellectuels, des poètes, des artistes. Puis la surveillance radicale : détecter ceux qui continuent à lire, à écrire et à penser, les massacrer tout de suite, exposer leurs corps pendus en décomposition pour terroriser ceux qui ont choisi de se soumettre. Soumission hard. Dur travail quotidien qui ne laisse plus aucune chance à la vie. Une fois privés de culture, les hommes sombrent dans la soumission, la dépression, la destruction soft ou brutale des corps. Toutes les frontières deviennent des plaies saignantes. On patauge dans la merde, les viscères, la boue, la puanteur. On pense à *Salò* de Pasolini, aux fresques de Jérôme Bosch, s'enfonçant toujours plus dans la noirceur, avec de moins en moins d'air.

Alexei Guerman n'a réalisé que six films en près de 50 ans de carrière. Ses trois premiers avaient été censurés par le régime soviétique. *Libération* titre aujourd'hui : *Liberté d'Expression Attention Fragile*. Les films de Guerman nous rappellent que le cinéma du siècle dernier a souvent été une machine de guerre contre la censure. Impossible de voir ce film en mode *J'aime/J'aime pas*. Ni même comme un film clivant. Epreuve physique et esthétique assez redoutable, sortir de la salle, arrêter le dvd et passer à autre chose n'empêchera pas le cauchemar de continuer. La réalisation de *Hard to be a God* a pris 10 ans. Ce n'est pas un film de plus dans la carrière d'un professionnel du cinéma, ni le chef-d'œuvre ultime confortablement subversif et bourgeois d'un cinéaste majeur. Mais plutôt un crachat malade, un djihad électroifié qui nous oblige à nous cogner contre tout ce qui nous pousse à le rejeter. L'Histoire, comme les dieux, sont durs à digérer. ■